

Roxphil

Requiem pour un trader

(Hors C.O.)



*Requiem pour un trader
(Hors C.O)*

EXTRAIT



Du même auteur :

« *CONFESSIONS D'UN TRADER* »

Aux éditions Edilivre-Paris

EXTRAIT

Roxphil

Requiem pour un trader
(hors C.O)

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1552-3

Dépôt légal : Août 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

Je pense que les institutions bancaires sont plus dangereuses pour nos libertés que des armées entières prêtes au combat. Si le peuple américain permet un jour que des banques privées contrôlent sa monnaie, les banques et toutes les institutions qui fleuriront autour des banques priveront les gens de toute possession, d'abord par l'inflation, ensuite par la récession, jusqu'au jour où leurs enfants se réveilleront, sans maison et sans toit, sur la terre que leurs parents ont conquise.

Thomas Jefferson, 1802.

*« Longtemps je me souviendrai
de ces deux derniers jours. »*

EXTRAIT

1

J'ai vraiment une sale gueule.

Observation totalement objective.

C'est en tout cas la première chose qu'il me vient à l'esprit lorsque je la vois.

Enfin, du moins celle que j'observe en ce moment dans le miroir sans tain qui me fait face.

Ou alors c'est le miroir ?

Oui, ça doit être ce miroir pourri. Apparemment il n'a pas d'âge. Je suis terne, presque blafard, j'ai des cernes et je suis coiffé comme un cul. Faut dire, je n'ai pas eu trop le temps de me faire une beauté ce matin.

Je ne sais pas si je suis inquiet ou curieux, mais cette attente me semble interminable. Mon regard parcourt une fois de plus la pièce dans laquelle je me trouve depuis plus d'une heure maintenant. Elle est grise, très grise. Les murs sont unis, sans vie, le revêtement de sol d'une couleur totalement neutre, et la table où reposent mes coudes, mains sous le menton, est d'un gris affligeant elle aussi.

Une pièce carrée avec une seule porte sur ma gauche et un miroir qui me surveille, cloisonné devant moi.

Au plafond, une ampoule sous une cloche de verre bon marché, qui ne doit pas passer les 40 watts. L'atmosphère est pesante à souhait mais je ne bouge pas, je reste assis bien sagement sur ma chaise face à une autre chaise... Vide.

Drôle d'ambiance.

Machinalement, je cherche des cafards ou des souris par terre, mais il n'y a rien. C'est laid mais propre.

Un léger sourire fait subitement trembloter ma lèvre supérieure, je viens de penser que je verrais bien rentrer dans la pièce Valérie Damidot et toute son équipe de déco pour refaire les peintures et remplacer le mobilier. Mais quelque chose me dit que la première personne qui franchira cette porte n'aura pas la même jovialité que l'animatrice de l'émission, et mon sourire s'évanouit laissant place à une profonde inquiétude.

Je sais qu'ils m'observent. Ils guettent et décortiquent tous mes gestes. C'est voulu. C'est leur mode de fonctionnement, je l'ai vu dans N.C.I.S. Ils laissent mijoter un type tout seul dans une pièce le plus longtemps possible, jusqu'à ce que le pauvre gars panique, montre des signes d'énervement et craque, puis ils rentrent, l'interrogent et il passe aux aveux. Je suis sûr qu'il y a une Ziva et un Dynozzo derrière ce fichu miroir et qu'ils sont en train de parier sur le moment où je vais m'effondrer. Salauds !

Mais moi, je sais gérer le stress, c'est mon lot quotidien, ça fait partie de ma vie, mon sang froid conditionne ma réussite. Je suis trader.

Devant mon PC, je peux attendre des heures sans bouger, sans cligner des yeux, le doigt en suspension,

quelques millimètres à peine au-dessus de la touche entrée, prêt à dégainer et à valider mon ordre d'achat ou de vente, cherchant le moment le plus propice pour déclencher l'action.

C'est pour ça que je ne sourcille même pas, immobilité parfaite, je regarde fixement devant moi, comme si je voyais parfaitement les personnes de l'autre coté du miroir.

Je devrais leur faire coucou, juste pour les énerver. Mais non, à tout réfléchir, je préfère ne pas bouger. Moins je bouge, plus les gars derrière le miroir vont tergiverser.

Alors il en faudra plus pour me déstabiliser. Je peux attendre. Longtemps, plus longtemps qu'ils ne peuvent imaginer, ils se fatigueront avant moi j'en suis sûr.

Je reste calme, le plus calme possible.

Une chose pourtant me rend fou intérieurement. Je suis loin des marchés ! Et ça risque de durer toute la journée. Bon sang, à combien a ouvert le CAC40 ce matin ? Où en sont mes positions ? Qu'est-ce que je fous ici en plein Krach boursier ?

Qu'est-ce que je fous ici, voilà le vrai problème. Un problème sûrement plus important que de louper un jour de bourse. Depuis qu'ils m'ont sorti de la voiture et amené dans cette pièce je n'ai vu âme qui vive.

C'est ça le plus dur, ne pas savoir. Mais là aussi, c'est le but de la manœuvre. Et ça marche, je suis de plus en plus inquiet, et c'est de plus en plus difficile de le cacher.

Il faut que je reste inexpressif, mon désarroi ne doit pas transparaître.

J'entends des pas qui se rapprochent dans le couloir, mon cœur s'accélère, je fixe la porte, la poignée s'incline vers le bas, quelqu'un s'apprête à rentrer.

*
* *
*

L'homme qui vient de pénétrer dans la pièce est une armoire à glace. Il porte un jean très délavé et un tee-shirt moulant uni. En le regardant plus précisément, je me demande si c'est le tee-shirt qui moule ou si c'est sa carrure qui ne lui permet pas de trouver du prêt à porter à sa taille. Même son visage est carré, avec un menton à faire éclater toutes les phalanges qui voudraient s'y frotter. Les orbites de ses yeux sont enfoncées très profondément dans sa face, ce qui lui donne un air, comment dire, sans vouloir être méchant... Pas très futé.

Il passe devant moi sans me voir, jette nonchalamment un dossier sur la table, puis s'assied en face de moi en reculant la chaise et en s'installant comme on s'installerait pour passer un long moment dans la salle d'attente d'un toubib, le buste en arrière les jambes tendues sous la table et les bras croisés. Ce type a dû voir tous les films de John Wayne.

Enfin il daigne me regarder. Il m'examine quelques instants, puis se frotte le visage de ses deux mains énormes, se rapproche de la table, la frappe violemment de ses paumes et entame l'interrogatoire.

– Bon, à nous deux mon p'tit gars.

Enfin quelqu'un me parle, je saute sur l'occasion pour embrayer aussi sec.

– Bonjour qu'est-ce qu.....

– Ta gueule !

– Ah...

– C'est moi qui pose les questions, tu te contentes de répondre et rien d'autre. Est-ce que c'est clair ?

– C'est très clair dis-je totalement refroidi.

C'est le genre de premier contact qui vous invite à penser que ce sera très difficile de lier amitié avec votre interlocuteur. Il n'a déjà pas l'air commode au naturel, faudrait pas que je l'agace de trop.

– Commençons par le commencement, puisque c'est la procédure me dit-il comme si la procédure l'emmerdait franchement, est-ce qu'on t'a lu tes droits ?

– Mes droits... Euh... J'sais pas trop.

– Comment ça tu sais pas trop ? C'est simple comme question non ? On te les a lus... Ou pas ? Tu as deux possibilités c'est oui ou c'est non. Toi tu commences très mal l'entretien, alors vite, mais très vite, rectifie le tir.

Et voilà, nouvelle menace. J'hésitais un peu avant de répondre, de peur d'avoir encore faux.

– C'est à dire que c'est allé un peu vite ce matin, je me rappelle m'être réveillé en sursaut lorsque la sonnette a retenti, je me suis habillé très vite, puis, je me suis dirigé vers la porte, j'ai ouvert... Là, j'ai un grand blanc, l'image d'après c'est mes dents sur le carrelage avec un type derrière moi qui m'arrache les cheveux en tentant de me plier le bras dans un sens où ça ne fonctionne pas, et un autre qui appuie très fort sur mes fesses avec son genou en m'écrasant les couilles par terre, alors est-ce que l'un d'entre eux m'a récité le blabla habituel du : « vous avez le droit

de garder le silence et de demander la présence d'un avocat... Etc... Etc. », franchement je n'en sais rien et si c'est le cas, je ne l'ai pas écouté j'étais trop occupé à recompter les parties de mon corps encore intactes.

– Ça s'appelle une arrestation, petit.

– Ouais... Un peu musclé quand même l'arrestation, au saut du lit ça peut surprendre, heureusement que je n'avais pas encore déjeuné sinon j'aurais vomi.

Je ne sais pas si c'était le ton de ma voix ou le contenu de mes propos mais je sentais bien que je commençais déjà à exaspérer passablement mon nouveau camarade, et cela ne présageait rien de bon pour la suite de la conversation. Il valait mieux que je n'abuse pas de mon humour habituel avec lui. Faire profil bas devait être mon leitmotiv jusqu'à la fin de notre conversation.

– Bon soupira-t-il... On va dire que ça a été fait, j'ai confiance en eux.

– Si vous voulez.

– Alors tu veux un avocat ?

– Pourquoi faire ? Non, pour l'instant je n'en vois pas l'utilité.

– Ça viendra dit-il en souriant. On va donc passer à l'identification.

Il prit la chemise qu'il avait jetée sur la table en arrivant, l'ouvrit et en sortit un feuillet carbone en plusieurs exemplaires et on commença à le remplir ensemble.

– Nom, prénom, date et lieu de naissance ?

– Gaymard Philippe né le 26 mai 1968 à Paris.

– T’es né à Paris en mai 68 ! C’est ça ta gueule alors, tout s’explique, t’as pris un pavé dans le couffin !

Très fier de lui et de son humiliation verbale mon tortionnaire s’esclaffa de rire en tapant de sa main sur sa cuisse de façon exagérée. J’esquissais un sourire crispé, profondément vexé lui signifiant qu’on pouvait passer à la suite.

Il me fit un signe de la main pour faussement s’excuser tout en se moquant encore de moi, puis estompant petit à petit ses gloussements ridicules il poursuivit.

– Marié ?

– Divorcé.

– M’étonne pas... Depuis ?

– Euh... Depuis... Depuis (je cherchais la date exacte) décembre 2007.

– Des enfants ?

– Deux, un garçon Kévin et une fille, Laura.

– Quels âges ?

– 11 et 10 ans.

Après avoir fait le tour de ma situation familiale, nous arrivâmes à ma profession.

– Je suis trader.

– Trader ? Pour quelle banque ?

– Je travaille pour moi, chez moi en indépendant.

– J’appelle ça boursicoteur moi, c’est un passe temps pas un travail ducon !

– Ben c’est le mien depuis 3 ans... Et j’en vis.

De nouveau le type se recula et recommença à m’observer avec un air bizarre. Je sentais bien qu’il était dubitatif sur ma capacité à gagner ma vie en